LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

BI-MENSUEL

Rédaction et Administration :
216, boulevard Raspail, Paris (14e)

1re Année. — N° 5. — 1er Octobre 1917.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SYMBOLE POLITIQUE POLONAIS

1. L'esprit chrétien, dans la sainte foi catholique romaine, appelé à se manifester par des actes libres;

2. La parole de Dieu annoncée dans l'Evangile, devenant loi des Etats, — loi civile et sociale;

3. L'Eglise gardienne de la parole;

4. La Patrie champ de vie pour la parole de Dieu sur la terre;

5. L'esprit polonais serviteur de l'Evangile, ayant pour corps la terre de Pologne avec sa population : La Pologne ressuscite avec le corps, dans lequel elle a souffert et a été déposée au sépulcre il y a cent ans. — La Pologne se lève comme personne libre et indépendante et tend la main aux slaves;

6. En Pologne, liberté de culte et d'association;

7. La parole libre, librement manifestée et, dans ses fruits, jugée selon la loi;

8. Quiconque est de la nation est citoyen; tous les citoyens sont égaux en droit et devant l'autorité;

9. Magistrature élective, — librement conférée, librement acceptée;

10. A Israël, notre frère ainé, respect, fraternité, aide sur la voie vers son bien éternel et terrestre; — complète égalité des droits politiques et civils;

11. A la compagne de sa vie, à la femme, fraternité, citoyenneté, complète égalité des droits;

12. A tout slave établi en Pologne, fraternité, citoyenneté, complète égalité de droits;

13. A chaque famille un champ domestique, sous la garde de la commune; à chaque commune un champ communal, sous la garde de la nation;

14. Toute propriété actuelle, respectée et intacte, est placée sous la garde du gouvernement national;

15. Aide politique de parenté est due par la Pologne au frère Bohême et aux peuples consanguins de Bohême, — au frère Russe et aux peuples Russes. — Aide chrétienne à toute nation comme à son prochain.

1. Duch Chrześciański, w wierze świętej katolickiej rzymskiej, jawiony czynami wolnemi;

2. Słowo Boże w Ewangelii zwiastowane, prawem narodów, ojczystem i społecznem;

3. Kościół stróż słowa;

4. Ojczyzna pole życia słowu Bożemu na ziemi;

5. Duch polski Ewangelii sługa, ziemia polska ze swem społeczeństwem ciało. Polska zmartwychwstaje w ciele, w którem cierpiała i złożona została w grobie przed laty stu. Polska w osobie wolnej i niepodległej staje i Słowiańszczyźnie dłoń podaje;

6. W Polsce wolność wszelkiemu wyznaniu Boga, wszelkiemu obrzędowi i zborowi;

7. Słowo wolne, wolnie objawione, z owoców przez prawo sądzone;

8. Wszelki z narodu jest obywatelem, wszelki obywatel równy w prawie i przed urzędami;

9. Wszelki urząd obieralny, wolnie dawany, wolnie brany;

10. Izraelowi, bratu starszemu, uszanowanie, braterstwo, pomoc na drodze ku jego dobru wiecznemu i doczesnemu. Równe we wszystkiem prawo;

11. Towarzysze żywota, niewieście, braterstwo i obywatelstwo, równe we wszystkiem prawo;

12. Każdemu Słowianinowi, zamieszkałemu w Polsce, braterstwo, obywatelstwo, równe we wszystkiem prawo;

13. Każdej rodzinie rola domowa, pod opieką gminy. Każdej gminie rola gromadna, pod opieką narodu;

14. Wszelka własność szanowana i nietykalnie pod straż urzędowi narodowemu oddana;

15. Pomoc polityczna, rodzinna, należna od Polski bratu Czechowi i ludom pobratymczym Czeskim, bratu Rusowi i ludom Ruskim. Pomoc chrześciańska wszelkiemu narodowi jak bliźnemu.

1. Lo spirito Cristiano, nella santa Cattolica romana fede da manifestarsi coi liberi fatti;

2. La parola di Dio, annunciata nel Vangelo, legge dei Stati, — legge civile e sociale;

3. La Chiesa, custode della parola;

4. La patria, campo di vita per la parola di Dio sulla terra;

5. Lo spirito polacco, servo del Vangelo, la terra della Polonia colla sua gente, corpo : — La Polonia risorge in corpo del quale ha sofferta ed stata deposta nel sepolcro cento anni fa. — La Polonia s'alza come persona libera è independente, e stende la mano agli Slavi;

6. In Polonia, liberta del culto ed associazione;

7. La parola libera, liberamente manifestata e, nei sui frutti, giudicata conforma a la legge;

8. Ognuno della nazione, cittadino; ogni cittadino eguale nei diritti e dinanzi l'autorita;

9. Magistratura elletiva, — liberamente consegnata, liberamente accettata;

10. All' Israele nostro fratello maggiore, rispetto, fratellanza, ajuto nella via al suo bene eterno e terrestre; — eguaglianza del tutto nei diritti politichi civili;

11. Alla compagna della vita, la femmina, fratellanza, cittadinanza, eguaglianza del tutto nei diritti;

12. Ad ogni Slavo stabilito in Polonia, fratellanza, cittadinanza, eguaglianza del tutto nei diritti;

13. Ad ogni famiglia un agro domestico, sotto la custodia della comune; ad ogni comune un agro comunale, sotto la custodia della nazione;

14. Ogni proprieta attuale, rispettata ed intatta, sottoposta alla custodia del governo nazionale;

15. Ajuto politico di parentela si deve dalla Polonia al fratello Boemo ed ai popoli consanguinei di Boemia, al fratello Russo ad ai popoli Russi. — Ajuto Cristiano ad ogni nazione da prossimo.

Ce Symbole a été écrit par Adam Mickiewicz pendant son séjour à Rome, le 29 mars 1848, et signé par lui et par les organisateurs du noyau de la Légion Polonaise, luttant pour l'indépendance de l'Italie. Dans l'intention de Mickiewicz, ce symbole était la fondation morale de la constitution de la Pologne indépendante.

LES DEUX AJAX

Faute de paraître bien informés, nous enregistrons pour mémoire la énième proclamation de ces tragiques fantoches de la guerre, les empereurs Charles et Guillaume, qui à force de persévérer dans la mauvaise foi et le bluff sont devenus aussi inconsciemment naïfs que des héros de comédie.

Ce rescrit est encore une fois l'acte officiel d'une prise de possession de la Pologne. Il ne surprend personne. Il fallait l'attendre après le recul des Russes. Il accuse les tendances de plus en plus nettement rapaces des empires du centre et nous permet de juger de la valeur d'une liberté définie par des promesses si limitées. En somme, il n'augure et n'inaugurera rien de bon pour nous.

Constatons ceci : tandis que chez les alliés sévit la crise du papier, il n'en est pas de même ailleurs où il semble qu'on ne soit pas encore près d'épuiser la provision de « chiffons »...

Laissons-les dire, laissons les faire. Si rien n'est triste comme le spectacle d'un triomphe auquel on figure en victime, quelle joie délicate de savoir ce triomphe aussi trompeur qu'un décor d'opéra-comique, ces chants résonnant d'assurance aussi faux que le plus ridicule anachronisme!

O Pologne, c'est toi qui un jour siffleras les acteurs et les forceras de quitter la scène.

La République Polonaise.

LE RÉGIME PROVISOIRE DE LA POLOGNE

Une lettre de Guillaume II, adressée au général de Beseler, à Varsovie

Mon illustre alliée, Sa Majestée apostolique, et moi, nous avons décidé de développer davantage la Constitution de l'Etat polonais dont nous avions indiqué les bases dans le manifeste du 5 novembre 1916. Les circonstances difficiles de la guerre ne permettent malheureusement pas encore qu'un roi vienne rendre à la vieille couronne polonaise un nouvel éclat et qu'une représentation populaire issue d'un suffrage direct général commence ses délibérations pour le bien du pays. Par contre, nous voulons dès maintenant mettre dans ses éléments essentiels le pouvoir d'Etat entre les mains d'un gouvernement national en confiant les droits et les intérêts du peuple à un nouveau Conseil d'Etat élargi. Les puissances d'occupation, essentiellement d'accord avec les propositions des représentants désignés par la confiance du pays, se réserveront les seules attributions exigées par l'état de guerre.

J'espère que ce nouveau pas dans la voie de réalisation d'un Etat polonais indépendant aura d'heureux effets ultérieurs et conduira à un heureux avenir pacifique, grâce à l'énergie personnelle de ses citoyens et dans une union librement consentie avec les puissances centrales qui sont animées d'une fidèle amitié pour ce pays dont le développement dans la voie du progrès fut si longtemps empêché de force par la domination russe.

En conséquence, je vous charge de publier, d'accord avec le gouverneur austro-hongrois de Lublin, le décret ci-joint concernant l'autorité publique de la Pologne.

Donné au grand quartier général, 12 septembre.

GUILLAUME.

Un rescrit impérial de Charles IV

Cher comte Szeptycki,

En accord complet avec mon illustre allié, l'empereur d'Allemagne, je veux, conformément au manifeste du 5 novembre 1916, continuer sans interruption l'achèvement de l'Etat polonais, afin que ce pays, libéré d'une lourde domination, voie dès maintenant, autant que l'état de guerre le permet, s'épanouir d'une façon prospère ses riches ressources nationales, intellectuelles et économiques.

La dure période de guerre que nous vivons ne permet pas encore qu'un roi polonais, portant la vieille et glorieuse couronne des Piasts Jagellons, fasse son entrée dans la capitale de ce pays, et que la représentation nationale choisie sur les bases démocratiques siège pour le bien du pays à Varsovie. Mais dès maintenant, conformément aux désirs de la nation, on doit créer des organes du royaume polonais avec un pouvoir législatif à la place des institutions actuelles, afin que, le pouvoir d'Etat soit à partir de maintenant pour les faits essentiels, dans les mains d'un gouvernement national; car les puissances d'occupation, essentiellement d'accord. avec les propositions des représentants désignés par la confiance du pays, ne garderont que les attributions imposées par l'état de guerre.

Puisse ce nouveau pas important dans la voie d'achèvement de la constitution de l'Etat polonais être accompagné des bénédictions du Tout-Puissant et contribuer à rendre heureux et digne du grand passé de la nation polonaise, l'avenir de la libre Pologne unie selon sa volonté, aux puissances centrales qui l'ont délivrée du joug russe.

Je vous charge en conséquence de publier, avec le gouverneur impérial allemand à Varsovie, le décret ci-joint concernant l'autorité publique dans le royaume de Pologne.

CHARLES.

LA PRESSE

La Réorganisation de la Pologne

Dans le jugement des journaux allemands sur la réorganisation de la Pologne, il convient de relever les commentaires suivants, où s'affirment leur scepticisme en ce qui concerne l'établissement des bons rapports futurs entre l'Allemagne et la Pologne, leur méfiance envers les Polonais, et leur désir très net de voir ceux-ci employer d'abord au bénéfice de l'Allemagne, dans le présent et dans l'avenir, les libertés qu'on vient de leur accorder.

Les *Dernières Nouvelles de Munich* du 16 septembre :

« C'est aux Polonais, maintenant, de montrer qu'ils savent réaliser une œuvre de politique positive en s'adaptant aux circonstances présentes et sans s'abandonner à des rêves démesurés d'avenir. Il serait injuste de ne pas reconnaître que certains partis polonais ont déjà donné des preuves qu'ils étaient capables de cet effort, mais il est loin d'en avoir été de même pour la masse de la population, pour qui il est temps maintenant de donner ces mêmes preuves. »

Le *Lokal Anzeiger* du 15 septembre, commentant les déclarations du comte Adam de Ronikier, dit :

« Nous ne pouvons pas pour le moment, faire nôtre l'optimiste de M. de Ronikier. Une seule chose est certaine : « C'est que les Polonais sont en face d'une nouvelle situation. Pour la dernière fois, ils ont la possibilité de prouver qu'ils veulent vraiment entretenir des relations amicales avec l'Allemagne et l'Autriche. C'est maintenant leur tour d'agir vite et clairement. S'ils veulent continuer à se jouer des puissances centrales comme ils se sont complu à le faire auparavant, les conséquences ne tarderont pas à s'en faire sentir. »

La *Deutsche Tages Zeitung* estime que les puissances d'occupation ne se sont réservé que les droits reconnus par la conférence de La Haye.

« Nous ne sommes pas d'avis, ajoute la *Deutsche Tages Zeitung*, que c'était à présent qu'il fallait prendre cette décision. Le manifeste du 5 novembre 1916 fut lancé seulement parce que l'on supposait les Polonais susceptibles de montrer leur reconnaissance de cette générosité sans exemple, en combattant à nos côtés. En réalité, cette armée polonaise qui devait nous assister, est restée dans le néant. Par suite, on aurait dû reconnaître que les conditions préalables que nous avions posées, indispensables pour la sauvegarde de nos intérêts, n'ont pas été remplies et que nous faisions fausse route. Nous manquons de garanties, territoriales et autres, pour assurer de façon durable nos intérêts. C'était pourtant la première chose à faire, avant d'accorder aux Polonais de nouvelles concessions. »

Le journal insiste enfin sur le fait que le problème ne se pose pas de la même façon pour l'Autriche et l'Allemagne. Il conclut en se demandant si, sous ce rapport également, la politique de l'Allemagne ne témoigne pas d'un désintéressement incompatible avec ses intérêts personnels bien compris.

La *Gazette de Voss* est, de tous les organes libéraux, celui qui critique le plus violemment la politique polonaise passée et présente de l'Allemagne, et elle exprime franchement ses craintes pour l'avenir.

« Notre politique polonaise a souffert dès le début d'une inconséquence très regrettable. On a trouvé chez nous, que nous étions allés beaucoup trop loin dans la voie des concessions aux Polonais. Ceux-ci trouvaient qu'on faisait trop peu. Il nous faut compter aujourd'hui avec la répercussion de la révolution russe. Ce que nous donnons vient trop tard pour impressionner vraiment le peuple dont l'imagination se nourrit d'irréel, et pour qui, de tous temps, la réalité n'a paru qu'un pâle reflet de ses rêves. Les Polonais ne sont aucunement des réalistes en politique, et certains d'entre eux attachent plus d'importance aux promesses de nos ennemis qu'au présent qu'ils reçoivent de nous. »

La *Gazette de Voss* se demande si les dirigeants polonais sont disposés à suivre les empires centraux, et s'ils peuvent garantir que leur peuple les suivra.

« L'Etat polonais reste pour nous une expérience dont le résultat est douteux. La Pologne n'est pas encore gagnée. »

La *Gazette Populaire de Cologne* du 15 estime également que les mesures actuelles sont trop tardives. Elle ajoute : « Prises plus tôt, elles auraient déjà mis la Pologne aux côtés des empires centraux » ; mais elle regrette au contraire qu'on n'ait pas dès maintenant fait quelque chose de définitif. Le journal ne se dissimule pas les difficultés qu'il y aura pour établir la coopération désirée entre la Pologne et l'Allemagne, surtout après les fautes nombreuses, antérieurement commises par celle-ci dans l'administration de la Pologne.

Le Roman polonais et l'âme juive

(A propos de MEÏR [1])

Il n'est pas de plus belle illustration au symbole de Mickiewicz que cette idéale figure de Meïr que nous a tracée un des plus grands romanciers polonais, Mme Elise Orzeszko.

En un simple épisode tient toute l'histoire de la souffrance juive, toute l'admiration, toute la fraternité que lui a témoignée la Pologne.

« Je veux que son nom soit Meïr ou lumière, afin qu'il devienne la splendeur et la clarté d'Israël. »

Szybow est sa ville natale. Elle est toute petite au fond des immenses solitudes de la Lithuanie ; ses quelques habitations, masse uniformément grise sur la plaine aride, ont l'air d'être venues « se serrer les unes contre les autres afin de chuchoter et de pleurer ensemble ».

Dans les rues étroites fourmille cette foule juive que l'imagination universelle se représente sale, criarde et laide, stigmatisée de tares physiques, aussi fantastique qu'un grouillement de réprouvés. Juifs aux cheveux graisseux, juifs aux lèvres lippues, aux mains crochues, aux gestes de proie, regards fauves, visages où se reflète une âme desséchée, vorace, insatiable.

Meïr a grandi dans ce ghetto. Mais de même que sa maison domine toutes les autres par sa richesse, sa famille est respectée pour son antiquité vénérable. Ses ancêtres, marchands et commerçants, hommes de résolution et d'énergie, comptent parmi eux Michel Ezofowicz, à qui le roi de Pologne octroya en 1525 le titre de Senior ou chef de tous les juifs fixés en Lithuanie. Et la demeure des Ezofowicz fut de tout temps le foyer où s'alimentait le crédit et l'industrie de la contrée, de même qu'elle était en face du temple, refuge de la tradition kabbaliste, le symbole du progrès, de ce que nous appelons modernisme.

La facilité de sa vie devait éloigner Meïr de l'humble peuple qui gravite dans la misère, la saleté, la boue.

Pourtant il se meurt d'impuissance à ne pouvoir le secourir. Son cœur se fend à la vue de ses douleurs sans nombre, de cet opprobre où il s'abime chaque jour davantage, et il voudrait pour lui plus d'intelligence, de l'activité, de la joie ».... Il fraternise avec les maudits, dédaigne d'épouser les jeunes filles les plus riches pour aimer Golda, une hérétique. Il épargne aux petits enfants les coups du maître d'école dont le pédantisme et la grossièreté le révoltent ; travaille avec les artisans, aide, console les désespérés, et chacun le bénit, le vénère, l'appelle du nom de « Moréïné » car il est digne d'être rabbin.

Mais proche de tous, hors Golda, il est seul au monde.

Qu'est-il autre chose qu'un enfant juif instruit de Dieu et de la loi ?

Il souffre de son ignorance. La révolte, l'orgueil habitent en lui avec un désir effréné d'indépendance, une soif inextinguible de vérité.

Il se dresse en face de l'autorité du rabbin, de la superstition, du formalisme. Il va même jusqu'à dénoncer publiquement un de ses frères pour sauver les biens d'un « goim », d'un jeune seigneur polonais qui est chrétien ; jusqu'à lire le testament de son arrière grand-père Michel Senior qui proclame l'alliance des juifs avec les autres races. Alors les anciens prononcent sur lui l'anathème et il s'en va à la recherche de la sagesse, dans le vaste monde inconnu.

Et ce qui dans ce livre nous émeut le plus, ce n'est pas la description de ces antiques vertus de piété, de respect des traditions familiales qui sont parmi les plus belles de la vie juive ; ces tableaux charmants et doux où Meïr s'entretient avec Golda et Leybelé, le petit enfant du plus pauvre ouvrier ; ni le pittoresque et la vérité de cette foule orientale, où la misère des haillons comme le luxe des soies et des perles vêt la phrase d'une somptueuse parure d'ombre et de couleurs.

Non, ce n'est pas cela. Ce qui nous plaît c'est cette atmosphère de lutte où nous vivons l'espace du roman. Elle le domine, elle le dépasse, et nous admirons que l'auteur soit une femme, et que la force, elle l'ait placée, non du côté des plus respectés, des plus riches, des plus savants, mais du côté des pauvres, et dans la jeunesse, l'inexpérience de Meïr.

Meïr n'a pas vingt ans. Le voici un soir de prière : « il se tient à l'écart, tourné vers la fenêtre derrière laquelle s'épandait au loin la vaste paix nocturne. Immobile, les bras croisés sur sa poitrine sans accompagner ses prières du balancement rituel d'usage, il murmurait les belles paroles du Kidoush.

Son visage à l'ovale pur revêtait cette pâleur particulière aux natures nerveuses et passionnées. Une épaisse chevelure d'un blond foncé aux reflets d'or encadrait son front d'une blancheur de marbre. Ses yeux profonds aux larges prunelles grises s'élevaient vers le ciel, contemplatifs et rêveurs. Ce front et ces yeux trahissaient le travail d'une mystérieuse pensée. Les lèvres où siégeait la tendresse frémissaient par instant comme sous l'effet d'une douleur ou d'une appréhension secrète. »

L'incertitude, le doute lui ont déchiré le cœur, mais la souffrance lui importe peu, elle l'a aidé à sortir de sa prison. Elle l'a initié à la grande loi d'amour, celle qui mène vers plus de liberté et vers plus de conscience.

La lumière qui le guide, c'est la pitié. Car sans la pitié, sans la divine pitié, la sagesse et l'amour ne sont rien.

Dans ce livre chaque ligne est une tendresse, chaque phrase chante la pitié. On dirait que Jésus le Galiléen a fait alliance avec Maïmonnide pour façonner l'âme de Meïr. Cette plèbe malheureuse rongée d'une lépreuse misère, « mourant de faim, mais humble, prostrée, qui ne cesse un seul jour de croire, avec un aveuglement, une soumission absolus », ce peuple juif « dont la misère a desséché et rongé les membres, et qui, la tête courbée sous les insultes dont on l'accable depuis deux mille ans, ne cesse de chercher la source éternelle de sagesse où il pourrait enfin s'abreuver... Comme je l'aime ! s'écrie Meïr. Plus que mon repos, plus que le bonheur, plus que la vie ! »

Le bonheur et la suprématie perdus, Israël ne les retrouvera que dans l'alliance et le travail avec les autres hommes.

C'est quand Meïr est maudit que le peuple le comprend. Et c'est maintenant, où cette farouche et indépendante race juive donne comme Meïr sa souffrance aux peuples de la terre, que ce sublime offertoire l'élève d'un seul coup au-dessus de l'ignorance de ses masses, à l'orgueil de sa force, à la preuve nouvelle de sa grandeur.

Pourtant, la Pologne n'a pas attendu cette guerre pour accueillir et protéger les juifs. Comme si elle avait prévu qu'un jour on lui arracherait, à elle aussi, lambeau par lambeau, ses terres, ses traditions, sa langue, et qu'elle pleurerait sur les ruines de ses temples et de ses cités, elle a aimé d'instinct, dans tous les siècles, ceux qui souffraient de cette inquiétude, de cette nostalgie des peuples sans foyer, sans patrie.

C'est elle qui la première leur a tendu une main secourable ; et il n'est pas possible qu'au pays où s'épanouit cette pure fleur de l'esprit biblique qu'est Meïr, l'antisémitisme soit autre chose qu'une mauvaise herbe ou une graine égarée, semée par des mains étrangères, et qui ne vivra pas.

L. Saisset.

(1) *Meïr*, par Elise Orzeszko. Roman de mœurs juives, traduit du polonais, par B. Kozakiewicz. Fasquelle, Paris, 1907.

AMITIÉS POLONAISES

Je vous remercie de m'avoir adressé les premiers numéros de votre journal. Ils sont tout à fait intéressants et j'espère qu'ils aideront notre public à ajouter à ses sympathies séculaires pour la nation polonaise une connaissance plus précise de ses aspirations, de ses souffrances et de son état présent. Pour moi, j'appartiens aux générations qui, dès l'enfance, étaient élevées dans le culte de l'héroïsme polonais, et dans l'horreur du crime qui a fait disparaître momentanément la Pologne du rang des nations. Je n'en ai que plus souffert quand j'ai vu après 1870 certains Polonais jugeant la France définitivement vaincue, se détourner d'elle et rêver de ranger leur patrie à la suite de l'Autriche et de l'Allemagne (Je songe entre autres choses à un livre de 1913 signé Eugène Starczewski).

Aussi ne puis-je voir qu'avec une vive sympathie toutes les entreprises qui se feront pour rendre les liens plus étroits entre la France et la nouvelle Pologne, comme j'applaudirai à tout ce qui se fera de la part des Alliés pour rétablir dans son intégrité notre vieille amie de l'Europe orientale si longtemps victime du machiavélisme prussien.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. Lanson,
Professeur à la Sorbonne.

Que puis-je vous dire, pour la cause polonaise et l'avenir de la République Polonaise, qui ne soit une parole de sympathie et d'espoir ? Tout ce qui fut opprimé, tout ce qui fut injustement foulé et accablé au mépris de la justice, doit, par une paix de VICTOIRE et de RÉPARATIONS, revivre plus jeune et plus fort.

Paul Margueritte,
de l'Académie Goncourt.

MARIE KONOPNICKA

LA MÈRE URBAIN

Qui croirait que le nom d'Asnyk, ce nom destiné à un si grand retentissement dans la poésie polonaise, je devais l'entendre pour la première fois à la cuisine, et de la bouche d'une vieille cuisinière qui s'enivrait six fois la semaine ?

Et cependant ce fut ainsi, et à propos de pot cassé.

Les pots, chez nous, ça se cassait comme sur commande. Dès le matin, les mains de la mère Urbain « tremblaient on ne savait pourquoi ». A midi, « tout lui échappait ». Le soir, « décidément elle ne pouvait plus ». Quand par hasard « elle pouvait », il lui fallait « faire un saut en face », où l'on boit. Alors, la cuisine devenait un champ de carnage.

Si je dis que les pots se cassaient,du reste, c'est que la mère Urbain n'est pas là pour entendre. Voilà longtemps qu'elle n'entend plus personne... En sa présence, je n'aurais jamais osé parler de pot « cassé ». Pour dire la chose, il y avait des expressions spéciales, dont le nombre augmentait dans la mesure du besoin. Un pot pouvait « se fêler », « se fendre », « éclater », « s'ébrêcher ». « buter », « glisser entre les doigts », ou bien, tout net, « se fracasser ». Avec un répertoire de termes aussi riche et varié, je demande comment un pot pouvait bien s'entêter à prétendre qu'on l'avait « cassé ».

Aussi, comme il n'y avait jamais de pot « cassé », la mère Urbain n'en jetait jamais. Elle avait des rayons entiers où s'alignaient les invalides. Elle tenait tout ce lazaret dans le plus grand ordre.

Chacun de ces mutilés qu'on n'avait pas achevés avait non seulement sa place, mais son histoire.

Lorqu'il fallait préparer le repas, la mère Urbain prenait le premier en soupirant et branlant la tête.

— Tu vivrais encore, pauvre vieux, sans ce rond de poêle... Un pot magnifique, et qui sonnait, ah !

Elle le remettait, puis elle en prenait un autre :

— Un pot de cette taille, et voyez-moi ce vernis. Je veux être pendue s'Il ne vaut pas encore mieux tel quel qu'un neuf.

Elle le replaçait, et, soupirant plus fort, attrapait le troisième : — Celui-là, je l'ai acheté sur la place Chanoinesse, voilà six semaines... Non, voilà aujourd'hui cinq semaines et trois jours. J'en ai donné un ducat six gros. Que je meure avant demain, si ce n'est pas la vérité. Il aurait fait l'année s'il n'avait pas reçu ce choc. Du verre que ce pot-là !

Elle passait au quatrième, qui l'arrêtait toujours plus que les autres. Elle le toquait du doigt, le regardait à contre-jour, puis, secouant la tête :

— Que le Diable me dise donc par où il fuit, celui-là ! miséricorde, il fuit !

Et cela continuait ainsi toujours, toujours, jusqu'au moment où le pot, le vrai pot, qu'elle devait remplir de bouillon, lui échappait des mains à son tour.

Alors, dans la cuisine, c'était le Jugement Dernier.

— Attrape, ma vieille, — clamait la mère Urbain en frappant un grand coup de ses mains sèches, voilà ce que c'est que ces pots de terre, Ah ! malheur de malheur ! Ce sera toujours la même chose avec ces pots de terre. Marche, maintenant... Un pot neuf... Oh ! coquin de sort ! Je l'avais payé trente-neuf gros, il n'y a pas une semaine... Le diable soit d'un pareil ménage ! Mais que voulez-vous ! Une maison où il n'y a que des pots de terre ! Chez M. et Mme Asnyk, il n'y avait pas de pots de terre. Rien que du fer. Pas autre chose. Que je meure si je ne dis pas la vérité. J'en réponds sur la tête de mon Jasiek, rien que du fer.

Et à partir de ce moment, c'était jusqu'au soir le même refrain. Chez M. et Mme Asnyk, on faisait ceci et cela. Chez M. et Mme Asnyk, on ne voyait jamais chose pareille. Chez M. et Mme Asnyk, elle avait appris ceci, elle avait l'habitude de cela... Bref, pour chaque circonstance du jour et de la nuit, pour chaque accident de cuisine, elle avait ses formules toutes prêtes.

Ce fut au point que, par amour de la sainte paix, on finit par faire chez nous bien des choses comme on les faisait chez M. et Mme Asnyk.

Par exemple, les pots de fer, eux, n'entraient pas vite à la maison, car mon père, là-dessus, était un conservateur inflexible, et maintenait qu'on ne pouvait faire de bon bouillon que dans la terre.

De là, des récriminations et des scènes devant lesquelles je demeurais impuissante, bien que je fusse déjà une grave personne de dix ans, préposée, depuis la mort de ma mère, à l'administration domestique dans le temps qui me restait entre l'étude de mes leçons pour l'abbé Kubusiewicz et la toilette de mes poupées.

Je dois l'avouer en toute humilité, faute d'un pressentiment quelconque des choses poétiques, le nom de M. et Mme Asnyk, parents du poète, m'horripilait alors à tel point que je ne pouvais l'entendre et que je fuyais au bout de la maison dès que la mère Urbain commençait ses jérémiades sur les pots de fer.

Plus elle allait, plus elle y revenait souvent. D'abord une fois, deux fois par semaine, puis tous les jours, du matin au soir, à l'exception toutefois du samedi.

Le samedi, les mains de la mère Urbain étaient plus assurées, et elle laissait un peu en repos M. et Mme Asnyk.

A midi, elle faisait bouillir de l'eau avec de la potasse, elle tirait du fond d'un placard les restes de toute la semaine, préparait du fil et des pièces, me demandait du savon, me faisait enfiler son aiguille, et tout en larmoyant et en s'essuyant le nez dans son gros tablier, elle regardait sans cesse dans l'escalier. Sur le soir Jasiek, son fils Jasiek, arrivait. C'était un grand garçon maigre, noir, piqué de petite vérole, et qui se trouvait en apprentissage chez un cordonnier. Il pouvait avoir seize ans. Il arrivait sale à faire peur, en loques, et la mine affamée. La mère Urbain l'accueillait d'une bourrade dans les côtes ou sur la nuque, au petit bonheur, le poussait dans la cuisine, et se mettait a pleurer. Le garçon lui baisait la main, s'asseyait sur un bahut, et regardait tout ahuri tantôt sa mère, tantôt la cheminée.

Je me rappelle toujours les regards avides que cet œil noir jetait du côté de la cheminée, et aussi ces grandes jambes étriquées qui pendaient, avec leurs sabots, le long du haut bahut.

J'aimais beaucoup Jasiek. D'abord, quand il était là, il n'était plus question de M. et Mme Asnyk. Et puis, il m'avait promis de me faire de petits souliers pour Amisia, la plus grande de mes poupées. Les merveilles qu'il racontait de ces souliers étaient l'intarissable sujet de nos entretiens. Alors, oubliant ma dignité de maîtresse de maison, je me juchais à genoux sur une haute chaise de cuisine, et là, les yeux dans ceux de Jasiek, je me frottais les coudes sur la table.

La mère Urbain ne partageait pas le moins du monde mon ravissement, et d'ordinaire elle me mettait à la porte.

Mais par le trou de la serrure, je voyais la vieille enlever à son Jasiek sa veste et son gilet, remplir d'eau la cuvette, prendre le savon, rabattre vivement la tête du garçon d'un grand coup sur la nuque, lui relever les manches de sa chemise, puis les lessiver d'importance, tout en s'essuyant le nez et en pleurant.

Pourquoi pleurait-elle? Parce que la chemise était noire comme la suie ? parce que le dos du garçon était couvert de bleus ? parce que les côtes lui sortaient presque de la peau ?...

Quand elle avait fini de laver Jasiek, la mère Urbain tirait une chemise propre avec laquelle le garçon disparaissait derrière le coin de la cheminée. Puis il en sortait vêtu, et alors elle se mettait à le peigner. Quand il ne penchait pas bien la tête, elle lui donnait des bourrades, et pendant ce temps elle continuait à pleurer. Après quoi elle tirait les pots, et tandis que Jasiek mangeait, elle rapiéçait son habit, et toujours elle pleurait. Si je guettais au trou de la serrure, ce n'était que pour voir venir cet heureux moment. Alors je tombais dans la cuisine, et Jasiek se remettait à m'expliquer comment seraient ces petits souliers d'Amisia.

Il devait me les donner pour cadeau de Noël, mais il ne me les donna pas, car il se trouvait, à ce moment-là, dans une étrange agitation.

Cependant on arriva au jour des Rois. Le soir, il faisait un temps clair et froid, la « Szopka » parcourait les rues de la ville. Ce n'était plus ce petit jeu de marionnettes sacrées avec le bœuf, l'âne, et Marguerite qui danse avec le hussard; c'était un vrai théâtre de gens vivants, de gens qui parlaient, où l'on voyait la Mort, un ange, et le Diable.

Quand la femme de chambre grimpa les escaliers en criant qu'ils approchaient, cela me fit au cœur une telle secousse que j'en devins comme muette. C'était le premier théâtre que je voyais de ma vie.

Il fallut attendre longtemps avant que la représentation fut achevée en bas, chez le voisin. Je pensais que nous devions désespérer d'en voir le bout. Enfin, grande rumeur dans l'escalier, pas lourd, bruit de chaînes, et voilà que les acteurs font leur entrée dans la salle à manger, précédés d'un diable horriblement noir, avec une langue de drap écarlate qui lui pend sur la poitrine, un diable qui fait une révérence en disant d'un ton de basse infernale :

— Loué soit Jésus-Christ !

Je m'accrochai au jupon de la femme de chambre. Je sentais mon âme s'en aller.

Derrière le Diable, entra d'un pas léger le ministre du Roi Hérode. Il portait des pantalons serrés aux genoux, sur les épaules une cape faite d'un vieux jupon, et sur la tête un toquet à plume blanche en papier buvard.

Le courtisan fit un galant salut, avisa une chaise le long du mur, l'apporta au milieu de la pièce, et ouvrit la porte.

Alors entra le Roi Hérode, sombre, pensif, tête basse. On lui avait improvisé un long manteau avec une vieille enveloppe d'édredon. Il portait un sceptre et une couronne d'or. Il me sembla que je le connaissais...

Derrière lui se glissa la mort, pâle comme l'âme d'un trépassé, affublée d'un drap de lit qui laissait voir des tiges de bottes. Une faux à la main, elle vint se mettre contre le dossier du trône royal.

Hérode, absorbé dans ses pensées criminelles, ne la voyait pas, et, drapé dans sa pourpre où restaient encore piqués des bouts de plumes, il commença la pièce par un dialogue sanguinaire.

Mais à peine avait-il prononcé les premiers mots qu'une voix perçante criait de la porte, accompagnée d'un battement de mains :

— Jasiek, mon Jasiek, mon roi ! mon petit roi !

Et Hérode n'avait pas eu le temps de se ressaisir que déjà la mère Urbain s'était jetée par terre à ses pieds, embrassant avec transport le bas de son manteau.

Tout d'abord le monarque ne voulut pas abandonner son rôle. Il essaya de continuer son monologue, mais soudain sa voix se brisa, ses lèvres tremblèrent, et des larmes tombèrent une à une sur ses joues.

Alors, ce fut un désarroi. Le ministre pestait tout haut que le prince « perdait son temps à des bêtises ». La Mort proposait de tout recommencer. Et pendant ce temps, faisant comme un fond de scène à cette situation unique en son genre, la voix aiguë de l'ange, derrière le poêle, s'élevait à intervalles réguliers :

— Gloria ! gloria in excelsis Deo !

Mais le Diable, lui, ne perdit pas la tête un seul instant. Debout en face du roi Hérode, il frappait le plancher de son grand bâton noir, poussait des hurlements, et faisait sonner ses fers.

— Je t'adjure, je te maudis par ce bâton de chêne !

Ces mots produisirent sur l'assistance un effet foudroyant, et rendirent au monarque sa présence d'esprit. Et comme, entre temps, notre femme de chambre et celle du deuxième étage avaient réussi à tirer la mère Urbain à l'écart, la représentation se poursuivit sans encombre jusqu'au moment décisif où le roi, frappé par la faux de la Mort, laisse retomber sur son épaule son chef couronné, et où le Diable l'enlève d'un coup de sa fourche en disant :

Roi Hérode, pour tes excès
Va en Enfer, tu es trop laid.
. . . .

A partir de ce jour, il y eut du changement à la maison. Les pots se cassaient comme devant, mais de M. et de Mme Asnyk il n'était plus tant question. En revanche, à la cuisine, on se mit à compter le temps d'après une ère nouvelle.

— Oh Dieu ! — disait maintenant la mère Urbain, — mais j'ai acheté ce pot la semaine après que Jasiek était roi ! Et il fuit, misère de ma vie !

Ou bien :

— Comment donc, Mademoiselle ? Mais j'ai entamé cette corde de bois juste trois jours avant que Jasiek soit roi.

Et elle parlait de cela avec gravité et conviction, comme si la royauté de Jasiek eût été un événement d'histoire authentique, et comme s'il eût laissé trace sur la carte de ce monde. Depuis cette date aussi, on l'entendait grogner qu'il lui fallait tirer son Jasiek de la boutique de ce cordonnier. Qu'est-ce qu'il avait à faire de ce cordonnier ?

De ce jour encore la mère Urbain cessa de laver elle-même son garçon. Après la bourrade d'accueil, elle lui versait de l'eau, et le laissait « se décrasser ». Seulement elle y avait l'œil, elle voulait que ce fût dans les formes. Pour le peignage, c'était autre chose; elle ne voulut jamais y renoncer.

Les mains aussi lui tremblaient moins. Jusque-là, le jour privilégié était le samedi. Elle y ajouta le dimanche.

Le dimanche, dans l'après-midi, elle ouvrait sa haute malle, en tirait la pourpre du monarque et la couronne d'or, les installait sur son lit, puis, hochant la tête et s'essuyant les yeux, elle se mettait à les contempler.

Si le garçon survenait :

— Mon Jasiek, mon chéri, allons, mets cette parure et cette couronne, que je te voie, que je me donne du plaisir.

Le garçon commençait par refuser, mais pas longtemps. A la fin, il se laissait faire, et la vieille, battant des mains :

— Un roi ! un vrai roi ! Il est né pour être roi, cet enfant-là !

C'était pourtant toujours le même grand drôle, maigre et noir, seulement la pourpre lui était de plus en plus petite.

Parfois, il récitait son rôle. Je l'écoutais avec ravissement, et la mère Urbain fondait en larmes. Jamais

comédien de génie n'eut un auditoire plus passionné...

.... Deux ou trois ans plus tard. J'étais déjà une demoiselle. On apporte un jour la nouvelle que la mère Urbain se meurt, près d'ici, dans un sous-sol. J'y cours. La vieille ne servait plus chez nous, mais je l'aimais toujours.

J'entrai, et ne vis rien d'abord dans cette tanière enfumée par les herbes, que les commères faisaient brûler. Au milieu, quelques vieilles discutaient sur les différents genres de mort. Au fond, sur un lit recouvert d'une couette, reposait la mère Urbain, déjà enveloppée de l'ombre de la mort, mais sereine et les yeux tournés avec béatitude du côté du Ciel.

Sa main gauche tenait un cierge allumé. La droite reposait sur l'épaule de Jasiek. Et Jasiek, secoué de sanglots, le visage caché dans la poitrine de sa mère, était agenouillé au bord du lit.

Il portait son manteau royal et, sur la tête, sa couronne d'or. Et sous la pourpre apparaissaient son vieux pantalon, qui n'avait pas été reprisé depuis longtemps, et ses deux sabots au bout de ses jambes maigres.

Traduction de Paul Cazin.

Z KRAJU

SOSNOWIEC. — Drożyznę w Sosnowcu najlepiej uwydatniają ceny z sierpnia 1914, 1915 i 1917 r. :

Chleb za funt 5 kop., 13 k., 28 k., 1 mk. 50 f.; mąka za funt 6 k., 15 k., 30 k., 2 mk. 80 f.; kasza funt 7 k., 18 k., 26 k., 2 mk. 20 f.; mleko kwarta 12 k., 30 k., 35 k., 1 mk. 20 f.; masło funt 70 k., 1.20, 2 rb., 7 mk.; słonina funt 24 k., 1.20, 2 rb., 6 mk. 50 fen.; kartofle funt 1 i pół k., 2 k., 3 k.; 50 fen.; cukier funt 14 k., 20 k., 53 k., 3 mk.; herbata funt 2 rb. 3 rb. 4 rb., 16 mk.; kwa funt 85 k., 1.20, 2 rb. 40, 13 mk.; śledzie sztuka 6 k., 10 k., 16 k., 1 mk.; mydło funt 16 kop., 40 k., 2 rb. 20, 8 mk. 50 f.; zelówki 2 rb., 4 rb. 50, 7 rb., 45 mk.

Mniej więcej takie same ceny w Warszawie.

WŁOCŁAWEK. — Został rozstrzygnięty konkurs na projekt kopca, z pomnikiem na cześć straconych w 1863 r. powstańców we Włocławku. Pierwszą nagrodę w ilości 200 mk. otrzymali pp. : Maksymiljan Goldberg i Henryk Oderfeld, studenci wydziału architektonicznego politechniki warszawskiej; drugą nagrodę w kwocie mk. 125 p. Ludwik Sokołowski, architekt.

ŁÓDŹ. — Wyłoniona z ramienia Magistratu komisja techniczno-lekarska opracowała projekt budowy Sanatorjum w Gałkówku dla lżej chorych gruźliczych. Projektowane sanatorjum urządzone będzie w wybranem ustroniu lesistem, według najnowszych wymagań hygieny i techniki. Koszty urządzenia i utrzymania Sanatorjum pokryte będą z funduszów kasy miejskiej.

PRZED WYJAZDEM

Nic innego nie umiem kreślić na papierze
Tylko to, com ukochał z całej mej duszy.
Syrokomla.

Gdym przed dwudziestu z górą laty opuszczał kraj dla uzupełnienia swej wiedzy, nie spodziewałem się, że doznam gorzkiego rozczarowania. Francja gościnniej, niż inne państwa, otwierała dla cudzoziemców podwoje swych wspaniałych zakładów naukowych. Zamiłowanie moje do studjów znalazło poparcie gorące śród profesorów, uczonych, młodzieży akademickiej, ale stosunki nasze nie przekraczały zwykłej normy, ja nie byłem dla nich tym, o czem każdy z nas marzył.... Myśmy w kraju wzrok wciąż w stronę Francji mieli zwrócony, myśmy żyli nie tylko naszem, ale i jej życiem. Polaka uważano tu za cudzoziemca... Sympatja wprawdzie nie wygasła, ale do Polski byłej, niewspółczesnej.... Stara z 1831 r. piosnka nie była anachronizmem :

O, Francuzi ! czyż bez ceny
Rany nasze dla was są
Z pod Marengo, Wagram, Jeny
Drezna, Lipska, Waterloo,
Świat was zdradzał — my dotrwali.
Śmierć czy tryumf — my gdzie wy.
Bracia ! my wam krew dawali,
Dziś wy dla nas — nic — prócz łzy.

Nie wiedziano we Francji, że w narodzie polskim słońce ideału podczas najciemniejszych nawet nocy opromieniało życie i wskazywało mu jasne i święte cele.

Nie wiedziano nic o naszej przepięknej poezji, powieści, o naszej twórczości artystycznej, o pracach historycznych, społeczno-krytycznych. Pisarze rosyjscy górowali : Tolstoj, Dostojewsky, następnie Gorky stali się bożyszczami epoki.

Wł. Mickiewicz, W. Gasztowtt, St. Rzewuski przypominali własnemi utworami lub tłomaczeniami, że Polska coś wnosi do skarbnicy cywilizacji wszechświatowej. Dzięki im, i od kilku laty p. Paul Cazin'owi, jak również miesięcznikom *Mercure de France* (Muttermilch), *la Revue* (Rakowska), choć nie wielka garstka francuzów — miłośników naszego piśmiennictwa — się utrzymała.

« Opatrzność jednak daje narodom w chwilach nieszczęść mężów wyjątkowych, obdarzonych temi właśnie cnotami, jakich współczesnym brakuje : zapalają oni światło tam, gdzie znajdą ciemność, niosą moc, gdzie dojrzą słabość. »

Mężem tym był Sienkiewicz.

Ten jeden z najlepszych synów Narodu rozsławił imię Polski, przypomniał światu kraj, nie posiadający swego państwa a żyjący mocą ducha.

Myśmi kochali i czcili Sienkiewicza, a gdy Ojczyzna wdzięczna postawi mu pomnik, chcemy wierzyć, że nie zapomni także o tym, który odczuł piękno arcydzieł mistrza, przejął się jego artyzmem i znalazł ton dla Francuzów zrozumiały i porywający. Jest to zasługa Bronisława Kozakiewicza, on zapoznał także Francuzów z Orzeszkową, Prusem, Sieroszewskim. Niech nam wolno też będzie złożyć tej pięknej pod każdym względem postaci, jaką jest p. Kozakiewicz oraz Szkole Batignolskiej, gdzie pod kierunkiem prof. Gasztowta, znakomity tłomacz wyrobił swoje zamiłowanie do literatury, serdeczne *Bóg zapłać* !

Sodalis Marianus.

Travaux littéraires de B. Kozakiewicz

TRADUCTIONS D'OUVRAGES POLONAIS

Quo Vadis, roman des temps néroniens, par Henryk Sienkiewicz, traduction de B. Kozakiewicz et de J.-L. de Janasz. Edition complète de la *Revue Blanche*. Fasquelle, éditeur. 1900.

Le même ouvrage, avec illustrations de Jean Styka. Flammarion, éditeur. 1905.

Par le fer et par le feu, roman héroïque, par Henryk Sienkiewicz, traduction du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz. Fasquelle, éditeur. 1902.

Le Déluge, roman héroïque, par Henryk Sienkiewicz, traduction du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz. Fasquelle, éditeur. 1903.

Messire Wolodowski, roman héroïque, par Henryk Sienkiewicz, traduction du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz. Fasquelle, éditeur. 1904.

Les Chevaliers teutoniques, roman héroïque, par Henryk Sienkiewicz, traduction du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz, avec une préface de J.-H. Rosny. Fasquelle, éditeur. 1905.

Au Champ de Gloire, roman héroïque, par Henryk Sienkiewicz, traduction de B. Kozakiewicz et du comte Wodzinski. Fasquelle, éditeur. 1907.

Yang-Hun-Tsy (Le Diable étranger), roman de mœurs chinoises, par Venceslas Sieroszewski. Dujarric, éditeur. 1904.

Meir, roman de mœurs juives, par Mme Elise Orzeszko, traduit par B. Kozakiewicz. Fasquelle, éditeur. 1909.

Pharaon, roman égyptien, par Boleslas Prus, traduction de B. Kozakiewicz, paru dans le *Siècle*. 1905.

Les Deux Prairies, légende hindoue, par Henryk Sienkiewicz, traduction de B. Kozakiewicz, parue dans *Les Annales politiques et littéraires*. 1905.

Dioclès, légende athénienne, par Henryk Sienkiewicz, traduction de B. Kozakiewicz, parue dans le *Figaro*. 1907.

Ce qu'il advint une fois à Sidon, nouvelle, par Henryk Sienkiewicz, traduction de B. Kozakiewicz, parue dans le *Figaro*. 1908.

Le Jugement d'Osiris, d'après un papyrus égyptien déchiffré par Henryk Sienkiewicz, traduction de B. Kozakiewicz, parue dans le *Siècle*. 1906.

La Pologne au XVII[e] siècle. Traité de Polanow près Wiazma, conclu en 1634 entre Wladislas IV, roi de Pologne, Grand-Duc de Lithuanie, et Michel III Fedorovitsch, Grand-Duc et tsar de Moskovie, texte traduit et publié par B. Kozakiewicz.

La Pologne au XVII[e] siècle (1634). Carte dressée par les soins de B. Kozakiewicz.

Nekrolog

W Warszawie zmarła w dniu 16 Sierpnia Anna Domeykowa, wdowa po ś. p. Leonie Domeyce, obywatelu gubernii grodzieńskiej.

Ś. p. Anna Domeykowa, urodzona 1855 r. w Sant-Jago w Chili, była córką Ignacego Domeyki, dawnego filomaty, jednego z najbliższych przyjaciół Mickiewicza. Urodzona z matki Hiszpanki, pod wpływem ojca nie przestała być Polką, zaślubiwszy zaś swego brata stryjecznego, przybyła przed kilkudziesięciu laty do majątku rodzinnego Zyburtowszczyzny, gdzie stała się wzorem zacnej Polki i obywatelki. Dom pp. Domeyków był ośrodkiem szlachetnej myśli i inicyatywy.

Od chwili wybuchu wojny pp. Domeykowie przebywali w Warszawie. Tu zmarł najpierw Leon, obecnie zaś poszła w ślady ukochanego małżonka osierocona wdowa. Z jej śmiercią urywa się sympatyczna nić tradycyi, która wiązała wspomnienia Mickiewiczowskiej epoki z teraźniejszością.

W Winnicy na Podolu umarł zasłużony obywatel, August hr. Zamoyski z Różanki. Był on jednym z pierwszych, który podniósł w Królestwie Polskiem sprawę zabezpieczenia losu pracowników rolnych i zastosował ją w rozległych swoich dobrach. Dwory jego w Chełmszczyźnie odpierały zwycięsko zakusy rusyfikacyjne i ochroniły niejednego od zmiany wyznania. Różanka hr. Zamoyskiego słynęła z wzorowego urządzenia rolnego i zarodowych obór.

KRONIKA PARYSKA

Wydział Sokoła i Towarzystwo pomocy im. Klaudji Potockiej.

Zarząd złożony z wydziału Sokoła i Towarz. Klaudji Potockiej oznajmia, że zebrania dzieci popołudniowe czwartkowe będą, jak zawsze, odbywały się w lokalu, 164, boulevard Montparnasse. Pierwsze powakacyjne zebranie odbędzie się 4 października, o godz. 1 1/2, na które zapraszamy Rodziców, wraz z dziećmi. Prosimy o zapisywanie się i zajęcie urządzeniem ogródka.

W czwartek, dnia 11 Października, będzie urządzony obchód uroczysty stuletniej rocznicy Kościuszki.

Pour les Orphelins Polonais

M. Jacques Eger, trésorier du *Comité français pour la Pologne Michelet-Mickiewicz*, nous prie de remercier les généreux donateurs :

M. de Lapierre de la Rouvière, Paris, 20 fr.; Elèves-Maitresses, Ecole Normale, Rodez, 35 fr. 10; Personnel de l'Ecole Normale, Draguignan, 7 fr.; M. N. Flateau, 50 fr.; Mlle Jeanne Lobbé, 5 fr.; M. Prejger, 5 fr.; Elèves du lycée de jeunes filles, Bordeaux, 5 fr.; Mlle Jeanne Sindon, 2 fr.; Mme Palot, à Loango, 3 fr. 60; M. Latasiewicz, 9 fr.; Elèves du collège de jeunes filles, Cahors, 8 fr. 50; Elèves du collège de jeunes filles, Châteauroux, 12 fr.; Elèves de l'Ecole Normale d'Institutrices, Chateauroux, 32 fr.; Elèves du collège de jeunes filles, Millau, 51 fr. 50; le capitaine Henriot, 100 fr.; M. Modock, instituteur, Fort-de-France, 37 fr.; Mlles Simone, Henry et Germaine Baila, Sens, 4 fr. 25.

Potrzekna steno-daktylografka, polka, władająca gruntownie francuskim, rosyjskim i angielskim. Oferta piśmienna. *République Polonaise* pour la Société Anonyme.



Directeur-Gérant : L. CHOLESKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Administrateur : M. ZIMOCKI

Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.

Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.